107

90

LE MAJOR PALMER,

DRAME LYRIQUE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Major PALMER.	*Gaveaux.*
Le Général HOLBOURG.	*Dessaules.*
BRANDT, hussard invalide.	*Valière.*
PLUMPER, jardinier.	*Lesage.*
HERMAGNE, vieux domestique.	*Darcourt.*
Mad. BLUMENTHAL.	*Mad. Lesage.*
AMALIE, sa fille.	*Mlle. Lesage.*
Mlle. RONDON, femme de charge.	*Mad. Verteuil.*
Une NOURRICE.	
Deux AIDES-DE-CAMP.	
INGÉNIEURS.	
OFFICIERS de différens corps.	
CAVALIERS.	
OFFICIERS et SOLDATS du régiment de Brown.	
DOMESTIQUES de Mad. Blumenthal.	
FEMMES DE CHAMBRE de Mad. Blumenthal.	
PAYSANS et PAYSANNES.	
ENFANS.	

La Scène est en Silésie, sur les bords de l'Oder.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre Feydeau, le 7 pluviôse an V de la République.

A MADEMOISELLE LESAGE.

Tu débutes dans la carrière,
Et chaque pas est un succès nouveau.
Le Dieu du goût te conduit et t'éclaire :
Marche aux rayons de son flambeau.
Par les grâces de la jeunesse,
Par les charmes de la sagesse,
Tu rends tes accords plus touchans;
Tu réunis enfin à ton aurore
Les dons heureux qu'on cherche encore
Après mille efforts impuissans.

Déjà du temple de mémoire
Les portes s'ouvrent devant toi;
Celle que précède la gloire
Peut s'y présenter sans effroi.
Aux beaux-arts consacre ta vie;
Sois-en l'ornement et l'honneur,
Et laisse croasser l'envie
Dans son impuissante fureur.

LE MAJOR PALMER.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'un parc. A droite du spectateur, près l'avant-scène, est un petit parterre fermé par une grille de fer, tenant à une partie du château ou pavillon; un banc de pierre près la grille.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Général HOLBOURG, ses AIDES-DE-CAMP, les INGÉNIEURS, OFFICIERS de différens corps, CAVALIERS d'ordonnance.

Le GÉNÉRAL.

AIR.

A la gloire, toujours fidèle,
Le Prussien brave le trépas.
Amis, une palme nouvelle
Vous attend au sein des combats.
Soumis à ma voix, qui vous guide,
Braves amis, armez vos bras;
C'est à votre ardeur intrépide
A fixer le sort des états.
Que l'ennemi, par sa défaite,
Apprenne à vous connaître enfin,
Et que, de l'Europe inquiète,
La Prusse fixe le destin.

CHŒUR.

A la gloire, toujours fidèle,
Le Prussien brave le trépas.
Amis, une palme nouvelle
Nous attend au sein des combats.

Le Général.

L'ennemi se dispose à passer l'Oder ; je le préviendrai. (*A l'ingénieur en chef.*) Colonel Felsheim, vous avez vu la position où je compte asseoir mon camp ; faites sur-le-champ vos dispositions, et marquez la place que doit occuper chaque corps : je suivrai vos travaux. (*Les ingénieurs sortent. A un de ses aides-de-camp.*) Monsieur, portez l'ordre à mon lieutenant-général Werner de mettre l'armée en marche demain au point du jour. (*Il remet un paquet cacheté à l'aide-de-camp.*) J'attends des renforts de l'armée du Mein : nous attaquerons dès que je les aurai reçus. Si le brave régiment de Brown arrive aujourd'hui, comme je l'espère, qu'il me joigne à l'instant ; j'en ai besoin pour éclairer le pays. Allez. (*L'aide-de-camp sort. Aux officiers.*) Messieurs, j'établirai mon quartier général dans ce château ; il ne m'appartient pas, mais je peux en disposer ; je l'ai acheté, il y a quelques semaines, pour une dame de Bamberg en Franconie, qui espérait cacher ici ses chagrins, et finir sa carrière loin du fracas des armes. Je ne prévoyais pas alors que la guerre menaçât la Silésie ; l'incendie s'est communiqué du Mein à l'Oder. (*Souriant.*) Je compte très-fort, messieurs, que nous mettrons cette propriété à couvert. L'ennemi n'approche pas aisément de ceux que nous protégeons. Madame Blumenthal est reconnaissante, et la reconnaissance des dames donne un prix de plus au laurier. — Je croyais la trouver ici, et je vais prendre quelques informations à cet égard. On peut, sans blesser l'honneur, donner quelque chose à

l'amitié. Voyez, messieurs, si vous ne pouvez pas être utiles au colonel Felsheim; je vous rejoindrai dans peu.

(*Les officiers sortent du même côté que les ingénieurs; le général, son aide-de-camp et ses ordonnances sortent du côté opposé.*)

SCÈNE II.

HERMAGNE, Mlle. RONDON.

DUO.

Mlle. RONDON.

Finissez donc, monsieur Hermagne;
Mais, vous faites le folichon.

HERMAGNE.

Il faut courir, à la campagne;
Courage, voilà la maison.

Mlle. RONDON.

Très-décidément, je m'arrête;
La poste ne vous suivrait pas.

HERMAGNE.

Marchons toujours: en homme honnête,
Je vais vous présenter mon bras.

Mlle. RONDON.

L'expédient est admirable;
Il vient surtout fort à propos.
Il attend, pour faire l'aimable,
Que nous soyons dans cet enclos.

HERMAGNE.

Point d'humeur pour une misère;
Asseyons-nous sur ce gazon.
Venez, vous serez ma bergère;
Je serai votre Céladon.

HERMAGNE. Mlle. RONDON.

Ensemble.

HERMAGNE.	Mlle. RONDON.
Comment donc ! on vous contrarie	Ah ! laissez-moi, je vous en prie ;
Quand on consulte votre goût.	Ce ton-là n'est pas de mon goût.
(*A part.*)	
Au diable soit la pruderie	Je n'aime pas la raillerie,
Qui met ma patience à bout.	Et ma patience est à bout.

Mlle. RONDON.

Vos manières me déplaisent, monsieur Hermagne, je vous le signifie.

HERMAGNE.

Votre humeur est toujours la même, mademoiselle Rondon.

Mlle. RONDON.

Quelle patience il faut que j'aie pour avoir demeuré quarante ans avec vous !

HERMAGNE.

Il ne m'en a pas fallu, n'est-ce pas, pour supporter vos tracasseries continuelles ?

Mlle. RONDON.

Est-ce vous tracasser, que vous dire que vous auriez pu faire avancer votre voiture jusqu'ici ?

HERMAGNE.

En faisant abattre un pan de muraille, ou en faisant un circuit d'une lieue.

Mlle. RONDON.

On en fait deux, s'il le faut, monsieur le raisonneur, et on arrive commodément et décemment. Une femme de charge qui vient pour la première fois dans un domaine de madame Blumenthal, et qui se présente à pied, toute en eau, et dans un désordre à faire re-

culer; c'est épouvantable! Mais, laissons cela, et revenons à nos affaires.

HERMAGNE.

C'est ce que nous pouvons faire de mieux.

Mlle. RONDON.

Une maison nouvellement achetée, où on arrive aujourd'hui; deux domestiques de confiance qu'on charge des détails, et qu'on fait partir de la dernière couchée, seulement deux heures d'avance; l'ordre précis de tenir tout prêt pour le moment de l'arrivée : il y a de quoi perdre la tête.

HERMAGNE.

Pas du tout, pas du tout. Le général Holbourg n'est-il pas ici?

Mlle. RONDON.

Après? Croyez-vous qu'un général prussien se soit beaucoup occupé de ce qui peut être agréable à des femmes?

HERMAGNE.

Nous nous en occuperons, nous. La maison est meublée?

Mlle. RONDON.

Il serait temps d'y penser, n'est-ce pas? (*A part.*) Docteur!

HERMAGNE.

De quoi s'agit-il? de reconnaître les appartemens, les jardins : tout cela n'est ni long ni difficile.

Mlle. RONDON, *s'asséyant sur le banc.*

Vous croyez cela? Vous vous imaginez

qu'après avoir traversé ce parc, j'irai trotter de chambre en chambre, sans avoir pris seulement un petit bouillon? Non, monsieur, non; je reste ici; je m'y repose avec plaisir. Ce bosquet est charmant; ma pauvre petite y viendra souvent, j'en suis sûre. Mais, allez donc, Hermagne, allez donc.

HERMAGNE.

Nous avons du temps pour tout. Madame Blumenthal sera bientôt arrangée, et nous aussi.

Mlle. RONDON.

Mais, cette chère enfant, il lui faut un appartement gai, commode, qui soit au rez-de-chaussée, qui ouvre sur un parterre bien clos, sans eau, sans treillage aux murs: voilà les ordres.

HERMAGNE.

Hé bien! cela se trouve; c'est une affaire finie.

Mlle. RONDON.

Et si cela ne se trouve pas?

HERMAGNE.

Nous la logerons au premier.

Mlle. RONDON.

Au premier! au premier! Une fille dans cet état!.... Et les croisées?

HERMAGNE.

On les barrera.

Mlle. RONDON.

Quand?

HERMAGNE.

Quand on pourra.

Mlle. RONDON.

Et en attendant ?

HERMAGNE.

On la veillera. (*Lui frappant doucement sur la joue.*) Attendez-moi ici, mademoiselle Rondon ; quand j'aurai vu et jugé, je viendrai vous communiquer mon plan. (*Il entre dans le pavillon.*)

SCÈNE III.

Mlle. RONDON, *seule.*

C'était bien la peine de quitter Bamberg, de traverser la Franconie, la Saxe, la Lusace, au risque d'être pris dix fois par des partis autrichiens, pour venir chercher ici le tapage infernal qui m'assourdissait là-bas ! Des tambours toujours battans, le canon toujours ronflant, des soldats s'exerçant, jurant, buvant, se battant, (*se rengorgeant*) et sans égards pour des femmes d'une certaine façon : voilà ce que nous trouverons en Silésie comme à Bamberg. A la vérité, le général Holbourg ne pouvait pas prévoir cela. A la vérité, madame Blumenthal ne pouvait mieux faire que de quitter une ville où tout lui rappelait sans cesse le meurtre de son fils, et les premiers malheurs de sa fille, trompée, séduite, abandonnée. Bon Dieu, bon Dieu ! que je me sais bon gré de n'avoir jamais écouté les hommes ! J'ai pourtant été jeune et jolie comme une autre ; mais, je vous avais un cœur !...c'était du marbre, du bronze, de l'acier que ce cœur-là.

SCÈNE IV.

Mlle. RONDON, PLUMPER.

PLUMPER, *s'approchant.*

Que fait là c'te femme? Alle est sans gêne. Dites donc, ma bonne?

Mlle. RONDON, *avec aigreur.*

Ma bonne! ma bonne! Je m'appelle mademoiselle Rondon, femme de charge de madame Blumenthal, qui a acheté cette maison, qui en prend possession aujourd'hui. Ma bonne! ma bonne!

PLUMPER.

Ecoutez donc, je n'ons pas l'art de la devination. J'sis, n'vous en déplaise, maître Plumper, jardinier de c'te maison, d'puis cinquante ans d'père en fils; j'ons déjà parlé à monseigneur l'général; mais votre protection n'gâtera rien, et j'vous demandons vos bonnes grâces pour obtenir la continuation des fonctions d'not' état. (*A part.*) V'là c'qui s'appelle un compliment ben torné.

Mlle. RONDON, *à part.*

Ce garçon-là n'est pas sot du tout. (*Haut.*) Oui, je parlerai, j'arrangerai cela.

PLUMPER.

Oui? hé ben, j'allons vous apporter un échantillon d' not' savoir faire; un bouquet d'une grosseur, mais d'une grosseur!...

Mlle. RONDON.

Garde tes fleurs pour là fille de madame;

elle les aime passionnément; elle en ornera le berceau de son enfant; elle l'en couvrira.

PLUMPER.

Oh! d'ça, alle n'en manquera pas, mamselle Rondon.

Mlle. RONDON.

Elle aime aussi la musique.

PLUMPER.

Dame, je n'sommes pas musicien.

Mlle. RONDON.

Mais, des chansons champêtres, une petite fête.

PLUMPER.

C'est dit. Une fête comme en donnait queuqu'fois monsieur Hertzberg, monsieur Hertzberg, qui vient d'vous vendre c'château. J'partons pour Breslaw; j'vous amenons des violons, des trompettes, des cornemuses, des...

Mlle. RONDON.

Tais-toi, tais-toi donc, maudit bavard; il s'agit bien de tout cela. Des chansons simples, tendres, chantées sans art par les enfans de la nature....

PLUMPER.

Par les miens, mamselle Rondon.

Mlle. RONDON.

Une musette, un petit bal...

PLUMPER.

Oui, eune musette. L'compère Gottz en joue comme un enragé; c'est à faire plaisir. J'allons vous bacler ça en un clin-d'œil.

J'nous mettrons en tête du convoi, et j'dirons à madame Blumenthal un p'tit queuqu'chose... un p'tit queuqu'chose, qui l'i fera pus d'plaisir que l'bruit du canon, j'vous en réponds, mamselle Rondon.

SCÈNE V.

Mlle. RONDON, *seule.*

AIR.

Vive une femme de tête :
Quel plaisir je me promets !
Il n'est point de demi-fête
Quand le cœur fait les apprêts.

Au son des tendres musettes
De ces simples paysans,
A leurs tendres chansonnettes,
Je mêlerai mes accens.

Au sentiment qui me guide,
Ma maîtresse applaudira ;
A leur amitié timide,
L'indulgence sourira.

SCÈNE VI.

HERMAGNE, Mlle. RONDON.

HERMAGNE.

Madame Blumenthal n'a pas été trompée. Le général avait raison de lui écrire que le domaine de monsieur Hertzberg lui convenait. C'est charmant, c'est charmant. Amalie aura un appartement qui semble fait pour la circonstance ; il ouvre sur ce petit parterre ; et, en ôtant la clef de cette grille, il n'y aura absolument rien à craindre.

Mlle. RONDON, *d'un air important.*

Pendant que monsieur Hermagne a fait ses dispositions, je n'ai pas perdu mon temps; j'ai préparé un impromptu pour nos maîtresses.... Vous reconnaîtrez Rondon, mon cher ami.

HERMAGNE.

Toujours attentive et soigneuse.

Mlle. RONDON.

Il faut cela pour plaire à ceux de qui on dépend.

HERMAGNE.

C'est un art que vous possédez, mademoiselle Rondon.

Mlle. RONDON.

Et qui ne vous est pas étranger, monsieur Hermagne. Voici notre monde.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, Mad. BLUMENTHAL, le Général HOLBOURG, son Aide-de-Camp, ses Ordonnances, les Femmes et les Domestiques de madame Blumenthal.

LE GÉNÉRAL.

Vous voilà chez vous, madame: vous avez un peu marché, mais vous avez traversé votre parc; vous avez vu une partie de vos propriétés. Soyez sans alarmes sur les événemens de la guerre. Ce canton sera bientôt couvert par l'armée prussienne, (*à demi-voix*) et vous ne serez point exposée ici, comme à Bamberg, à la malignité de certaines gens qui se mêlent de tout, hors de leurs affaires.

Mad. BLUMENTHAL.

(*Elle veut répondre à l'ouverture du Général, et elle marque la contrainte que lui inspire la présence de ses gens.*) Mon cher Hermagne, les voitures doivent être à l'entrée de l'avenue; voyez à les faire remiser. Ma bonne Rondon, ma fille est restée dans cette allée, assise au pied d'un vieux chêne; la nourrice est avec elle; mais, allez-y, ma bonne amie; conduisez-la de ce côté, doucement, bien doucement, sans qu'elle s'aperçoive de votre dessein.

Mlle. RONDON.

J'y vais, madame, j'y vais. (*Elle sort.*)

(*Madame Blumenthal fait signe à ses gens de s'éloigner. Le Général répète le même signe à son aide-de-camp et à ses ordonnances.*)

SCÈNE VIII.

Mad. BLUMENTHAL, le Général HOLBOURG.

Mad. BLUMENTHAL.

Me voilà donc sortie de cette ville qui m'a vu naître, et où je n'ai éprouvé que des malheurs. Mes enfans, mes chers enfans... L'un est mort dans mes bras, l'autre est perdue sans retour. Qu'il est injuste le préjugé qui flétrit l'innocence victime de l'homme vicieux! Quoi! dans un siècle éclairé, on ne frapperait pas d'anathème celui qui viole l'hospitalité, qui déchire le cœur d'une mère, qui séduit sa fille, qui tue son fils, et qui abandonne son enfant? Ah! mon cher Holbourg!

Le Général.

Celui que vous venez de peindre est dégradé dans l'opinion de tous les honnêtes gens. C'est sur lui seul que retombe la faute de votre fille. La simple, la respectable Amalie avait la douce sécurité de l'innocence ; sans doute elle a cru son amant vertueux.

Mad. Blumenthal.

Vous ne le connaissez pas. Hélas ! si vous l'eussiez vu, il vous eût trompé comme elle. La vertu respirait dans ses traits ; sa bouche en semblait l'organe ; son cœur était pervers.

Le Général.

Cessez, ma bonne amie, de vous rappeler ces tristes images.

Mad. Blumenthal.

Hé ! dépend-il de moi de les éloigner ! J'aime à nourrir ma douleur ; je me plais à l'exhaler dans le sein de l'amitié ; elle m'étoufferait si je voulais la concentrer... Ce Palmer, que lui avions-nous fait? Vertu, talens, beauté, fortune, Amalie avait tout, et n'a pu lui inspirer des sentimens honnêtes... Il a dédaigné, il a méprisé mon estime......... il s'est éloigné après m'avoir privé de mes enfans... Mes enfans !... mes enfans !...

Le Général.

Sortez de cet état violent ; songez qu'Amalie n'a plus que vous au monde. Son état exige les soins d'une mère. Vous vous devez à ce faible enfant, que vous n'avez pas rejeté.

Mad. BLUMENTHAL.

Le rejeter ! le malheureux a-t-il demandé à naître ?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, AMALIE, Mlle. RONDON, la NOURRICE, *portant la barcelonnette.*

AMALIE.

Il est là ; vous êtes sûres qu'il est là !

LA NOURRICE, *entr'ouvrant le rideau.*

Le voici.

AMALIE, *regardant de très-près.*

Oui, oui, c'est lui. Gardez le bien ; que personne n'y touche. — Il dort. — Qu'on ne l'éveille pas, qu'on ne l'éveille pas.

LE GÉNÉRAL, *prenant la main de madame Blumenthal.*

Venez, ma bonne amie, venez voir le château. Je me rendrai ensuite où mon devoir m'appelle.

Mad. BLUMENTHAL.

(*Avec abandon.*) Allons. (*Avec une sorte de serrement de cœur.*) Ma fille, restes-tu ?

AMALIE.

Il dort, il dort.... Ne faites pas un mouvement.

Mad. BLUMENTHAL, *à mademoiselle Rondon et à la nourrice.*

Veillez sur elle ; veillez sur ce déplorable enfant.

(*Elle entre avec le Général.*)

SCÈNE X.

Mlle. RONDON, AMALIE, la Nourrice.

Amalie, *courant s'asseoir sur le banc.*

Ici la nourrice ; ici le berceau... plus près, plus près encore ; — contre moi, tout contre moi. — A boire... de l'eau... de l'eau... — J'ai la bouche brûlante ; j'ai la fièvre, je crois. (*Mademoiselle Rondon lui donne à boire : elle boit avec avidité.*) Ah ! c'est bon, c'est bon !

Mlle. Rondon.

Si mademoiselle voulait entrer ?

Amalie.

Entrer ? où ? Toujours des prisons... des barreaux qui me froissent la tête... (*Fixant la nourrice avec effroi.*) Que me veux-tu, que me veux-tu ?

Mlle. Rondon.

C'est la nourrice, ma chère enfant.

Amalie.

Oui, oui, c'est la nourrice. — Je ne puis l'allaiter, moi ; mon sein est desséché... Pouvais-je le nourrir de mes larmes ? (*A la nourrice.*) Tu es plus fortunée, toi ; mais, tu fus vertueuse.

Mlle. Rondon.

De grâce, venez vous reposer.

Amalie.

Tu sais bien que je ne repose jamais.

Mlle. Rondon.

Hélas ! il est trop vrai.

AMALIE, *montrant son fils.*

Il dort, lui; il est innocent.

Mlle. RONDON.

Et vous aussi, ma chère enfant.

AMALIE.

Et moi aussi, je suis innocente! — Ah! répète-moi que je suis innocente.

Mlle. RONDON.

Ah! oui, bien innocente.

AMALIE, *à mademoiselle Rondon.*

Ma mère, approchez-vous. — Voyez cet enfant: c'est mon sang, c'est le vôtre... Pardonnez-moi, ma mère. (*Elle tombe à genoux.*)

Mlle. RONDON, *la relevant.*

Elle vous a tout pardonné.

AMALIE, *retournant à son enfant.*

C'est Palmer, c'est lui-même.— Ses traits sont gravés là. (*Elle montre son cœur.*) J'ai fait autrefois... Si je pouvais me rappeler... (*Elle cherche.*) Oui... Ecoutez, écoutez.

ROMANCE.

Cruel auteur des peines que j'endure,
Que t'ai-je fait pour causer mon malheur?
Tu m'as trompée, et rien dans la nature
Ne répond plus au cri de ma douleur.

Tu séduisis ma facile innocence,
Ingrat Palmer; je te crus vertueux.
Et tu me fuis! Ah! le mal de l'absence
De tous mes maux est le plus rigoureux.

Reviens, cruel! et mon cœur te pardonne.
Trouveras-tu qui t'aime comme moi?
Le vrai bonheur, c'est l'amour qui le donne:
Ah! ton bonheur ne dépend que de toi.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, Mad. BLUMENTHAL, ses Femmes, HERMAGNE.

Mad. BLUMENTHAL.

Eh bien ! mademoiselle Rondon ?

Mlle. RONDON.

Assez tranquille, madame, assez tranquille.

Mad. BLUMENTHAL.

Amalie ? Ma fille ?

AMALIE.

Oui, je viens de le voir. — Là, là. — Il m'a parlé ; je lui ai présenté son enfant. — Il m'aime encore : il se repent. (*D'un ton tendre et suppliant.*) Palmer ! Palmer ! (*Avec effroi.*) Où est-il ? Je ne le vois plus. — Il m'a encore abandonnée ! Ah ! (*Un cri douloureux et prolongé.*) Ah !

Mad. BLUMENTHAL.

Que de maux, ô mon Dieu !

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, PLUMPER, des Villageois, des Enfans.

PLUMPER.

Ah ! vous v'là, mamselle Rondon ? Présentez-nous, j'vous en prions.

Mlle. RONDON, *à madame Blumenthal.*

C'est votre jardinier qui veut vous offrir un bouquet.

AMALIE.

Un bouquet? voyons. (*Elle prend le bouquet.*) Tes fleurs ont de l'éclat, et j'en ai eu comme elles. Regarde-moi maintenant. Vois ces joues cavées, ces yeux éteints. — Vois-tu? Il ne me connaît plus.

Mad. BLUMENTHAL.

Je vous remercie, jardinier.

PLUMPER, *à part.*

Jardinier! me v'là en place. (*Haut.*) Je v'nons avec nos enfans et les gens du village, vous dire à vot' arrivée tout uniment ce que j'pensons. Ous êtes bonne, je le sommes aussi; ous aimez l's honnêtes gens, nous de même. J'vous respecterons comme not' mère, ous nous aimerez comme vos enfans. (*A mademoiselle Rondon.*) C'est ça, pas vrai?

Mlle. RONDON.

C'est fort bien, c'est fort bien.

PLUMPER.

J'avons pourtant trouvé ça tout seul!

(*Pendant ce qui précède et ce qui suit, Amalie a éparpillé le bouquet dans le berceau. Elle prend le plus petit des enfans, l'amène sur le devant de la scène, et arrange machinalement ses cheveux et ses vêtemens.*)

Mad. BLUMENTHAL, *aux paysans.*

Mes amis, nos cœurs s'entendent. Je répondrai à vos sentimens.

PLUMPER.

Y a encore des couplets; ous les trouverez bons, et j'm'en vante!

HERMAGNE, *à mademoiselle Rondon.*

Surtout si c'est lui qui les a faits.

PLUMPER.

Non, monsieur, non pas, s'il vous plaît. L'air est vieux et les paroles itou; mais, i' paraissont faits exprès pour la circonstance.

AMALIE.

Enfant, tu es bien beau. As-tu un père?

PLUMPER.

Oui, madame, c'est not' dernier.

AMALIE, *s'éloignant de l'enfant.*

Il a un père! il a un père! — Ils en ont tous. Il n'y a que mon fils... Mon fils! (*Elle revient à l'enfant, et l'entraîne au berceau.*) Vois-tu cet enfant? il n'a jamais vu son père... (*En pleurant.*) Il ne connaîtra jamais son père.... (*En sanglottant.*) Ses petits bras ne s'ouvriront jamais pour caresser son père. (*Elle tombe sur le banc. On fait groupe autour d'elle.*)

Mlle. RONDON.

Chantez, chantez; le chant la calmera.

PLUMPER.

Allons, Antoni; allons, Crettle.

COUPLETS.

Les vents, la grêle et le tonnerre,
Un jour ravagèrent nos champs.
A cet aspect, douleur amère
Etreint les pauvres habitans.
Arrive, à la saison nouvelle,
Jeune, accorte et tendre pucelle,
Cherchant un asyle céans :
Quel bonheur pour les bonnes gens!

TOUS.

Arrive, à la saison nouvelle,
Jeune, accorte, etc.

PLUMPER.

En voyant douleur tant amère,
Son cœur sensible est déchiré.
Cœur sensible ne délibère
Alors qu'il est bien pénétré.
Elle était riche, elle était bonne:
Et tôt, la gentille patronne
Répare le malheur des temps,
Et console les bonnes gens.

TOUS.

Elle était riche, elle était bonne:
Et tôt, etc.

Mad. BLUMENTHAL.

Fort bien, mon ami, fort bien.

PLUMPER.

Oh! madame, pour ce qui est de la mémoire, je n'en manquons pas.

Mlle. RONDON.

Je chanterai aussi mon couplet.

(*Aux villageois et à madame Blumenthal.*)

Des tristes jours de la misère,
Loin de vous, fâcheux souvenir.
Tendres soins de cette autre mère,
Mes enfans vont la prévenir.
Bon cœur embellit la jeunesse;
Bon cœur fait aimer la vieillesse,
Et l'on jouit dans tous les temps
Du bien qu'on fait aux bonnes gens.

TOUS.

Bon cœur embellit la jeunesse;
Bon cœur, etc.

Hé bien! madame, qu'en dites-vous?

Mad. BLUMENTHAL, *d'un air distrait.*

Vive Rondon pour les impromptu. — Donnez cinquante florins. (*Mademoiselle Rondon tire sa bourse.*)

PLUMPER.

Hé ! laissez donc, madame Blumenthal ; est-ce qu'on achète l'amitié ? Et si alle était à vendre, qu'est-ce qui pourrait la payer ? Monsieur Hertzberg n' nous traitait pas ainsi.

Mad. BLUMENTHAL.

Prends, mon ami. Ce n'est pas ton affection que je prétends payer, c'est une bagatelle que j'offre à tes enfans.

PLUMPER, *recevant l'argent.*

A la bonne heure, et grand merci.

HERMAGNE.

Hé bien, Plumper, n'y a-t-il point encore quelque chose ?

Mlle. RONDON.

Mon Dieu ! de quoi vous mêlez-vous ? C'est arrangé : on ne peut rien faire ici.

PLUMPER.

En avant, compère Gottz. Un bruit d'enfer : on abreuvera la symphonie.

(*Pendant le chant et la danse, Amalie se remet par degrés, et devient tout-à-fait calme. Sa mère et ses femmes la conduisent dans le pavillon.*)

RONDE.

PLUMPER.

Craignez une fillette
Qui se fait trop prier :
Du plaisir qu'on achète,
Sachez vous défier.

Tous, *dansant en rond.*

Heureux qui toujours danse,
Et nargue le chagrin.
Au diable la constance,
Et vive le bon vin.
Célébrons le bourgogne,
Le père du désir;
Il nous rougit la trogne
Et nous porte au plaisir.

Warnech, d'amour fidèle,
Long-temps fut dévoré;
Et, pour prix de son zèle,
Un autre est préféré.

Tous.

Heureux qui toujours danse,
Et nargue, etc.

Warnech quitta la belle,
Qui ne s'en doutait pas,
Et bientôt la cruelle
Suivit partout ses pas.

Tous.

Heureux qui toujours danse,
Et nargue, etc.

La belle se désole;
Warnech rit à son tour.
Il a changé d'idole.
Bon vin vaut mieux qu'amour.

Tous.

Heureux qui toujours danse,
Et nargue, etc.

(*Les villageois sortent en dansant en rond.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Même décoration. La nuit pendant tout l'acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAJOR PALMER, BRANDT.

DUO.

PALMER.

MARCHONS sans bruit.

BRANDT.

Sans bruit.

PALMER.

Redoublons de vigilance ;
N'avançons qu'avec prudence.

Ensemble.

Marchons sans bruit,
Sans bruit.

PALMER.

Partout règne un profond silence ;
Bannissons la défiance
Et la crainte qui la suit.

Ensemble.

Cependant, marchons sans bruit,
Sans bruit.

PALMER.

Je conçois quelqu'espérance ;
Cet asile est écarté :
On y peut être en sûreté.

BRANDT.

J'aperçois une lumière.
Nous y voilà : soyons joyeux,

Ensemble.

Salut, ô terre hospitalière!
Dérobe-nous à tous les yeux.

PALMER.

Malheureux Palmer! que de peines! que de fatigues! trente lieues à pied, sans oser s'arrêter dans la plus simple chaumière, sans pouvoir reposer sa tête, sans espoir d'un plus heureux avenir!

BRANDT.

Que diable! monsieur, ce n'est pas de cela dont il s'agit. Le passé n'est plus, l'avenir n'est pas encore; occupons-nous du présent. Au fait, nous voilà arrivés; voyons le parti qu'il nous faut prendre. Sachons d'abord si M. Hertzberg est chez lui. Nous tâcherons ensuite de nous introduire sans être aperçus des domestiques. N'est-ce pas cela?

PALMER.

Oui, brave homme; mais, j'exige que tu me quittes à l'instant, que tu retournes dans tes foyers. Mon ami t'a prié d'être mon guide; tu l'as promis, tu as acquitté ta parole: cela suffit. Retourne, te dis-je, et laisse-moi seul à mon malheur.

BRANDT.

Vous laisser! vous laisser! vous ne connaissez pas le vieux hussard Brandt? J'ai quinze campagnes sur le corps, entendez-vous, monsieur? La faim, la soif, le canon, rien ne m'a fait reculer d'un pas; je vous prie de le croire. Et je craindrais de m'attacher à un homme comme vous! il n'y a

pas huit jours que je vous connais, et je vous aime... comme j'aimais mon général. Vous êtes malheureux! Vous ne savez pas ce que peut le malheur sur ce cœur-là. Vous laisser! vous laisser! ça ne sera pas vrai; pas de ça, monsieur, pas de ça.

PALMER.

Non, tu ne me sacrifieras pas les jours paisibles qui te sont encore réservés. Je serais un lâche d'y consentir.

BRANDT.

J'en serais un de vous abandonner, et, sarpejeu, je suis incapable d'une bassesse. Savez-vous si ce monsieur Hertzberg pourra, ou voudra vous garder long-temps, si demain vous ne serez pas obligé de chercher une autre retraite? La compagnie d'un vieux soldat est souvent bonne à quelque chose. En un mot, comme en cent, j'ai pris mon parti, et je n'en démordrai pas. Je vous servirai malgré vous, ou le sabre à la main, si vous voulez me faire cet honneur-là.

PALMER.

Tu es honnête, et je ne crains pas de te confier mon secret. C'est le seul moyen de te détourner d'un dessein que tu as conçu sans me connaître, et dont tu rougiras quand tu m'auras entendu. Non, tu n'associeras pas ton sort à celui d'un criminel que l'échafaud attend.

BRANDT, *vivement.*

Sauf votre respect, monsieur, (*portant la main à son bonnet*) c'est faux. Avec une

figure comme celle-là, de la douceur, de la patience, de l'honnêteté, on serait un... Ça ne se peut pas, monsieur, ça ne se peut pas.

PALMER.

Ecoute, et frémis. J'arrive à Bamberg avec le régiment de Brown, dont j'étais major. (*Brandt lui fait une profonde révérence.*) Je suis logé chez une femme respectable, dont je tairai le nom. Elle me reçoit, elle m'accueille; elle a une fille charmante : pour prix des bontés de la mère, je méditai la ruine de son enfant, et j'eus l'affreux bonheur de la consommer. Amalie avait un frère, jeune, aimable, plein d'honneur et de courage : il me surprend avec sa sœur, il me provoque, il m'entraîne dans un endroit écarté ; il m'attaque ; nos épées se croisent, il tombe baigné dans son sang. Le spectacle de ce jeune homme mourant, l'idée d'une mère désespérée de la perte de ses deux enfans, le trait poignant du remords, tout me trouble, m'égare. Je m'éloigne à grands pas, je marche au hasard; je sors de la ville ; je m'enfonce dans une forêt; j'y passe deux jours à pleurer, à me repentir. Une maison se présente ; j'entre, excédé de fatigue et de besoin ; j'apprends que le jour même de ce malheureux combat, l'ennemi a fait un mouvement, que le régiment de Brown a donné, et qu'il a fait des merveilles... Le régiment de Brown !... mon régiment!..... Et je n'y étais pas ! Que te dirai-je enfin ? J'apprends qu'un conseil de guerre m'a condamné à mort comme déserteur de mes drapeaux. Depuis ce moment, je suis déguisé, errant, fugitif. A peine ai-je passé

deux jours dans un asile, que la crainte m'en fait chercher un autre. La crainte! Eh! la vie n'est-elle pas un opprobre pour qui a perdu l'honneur? L'homme est né pour finir. Malheur à celui qui a vécu trente ans sans avoir appris à mourir une seconde! Cette réflexion me sera toujours présente; et si Hertzberg ne peut me cacher sans se compromettre, si mon signalement à été envoyé jusqu'ici, je me résigne, je pars, et je vais subir mon arrêt.

BRANDT.

Monsieur le major, vous avez fait de grandes fautes; mais, tout se répare à votre âge.

PALMER.

Le crime ne se répare jamais.

BRANDT.

Tout se répare, vous dis-je, à force de vertus. Vous n'avez plus votre tête; la mienne a toute sa vigueur: écoutez-moi. Vous avez été bien avec une jolie fille; il n'y a pas là de quoi se désespérer. Vous avez tué son frère; c'est un malheur; mais, après tout, c'est sa faute. On commence par s'expliquer avec un homme; mais, le monsieur s'emporte, veut se battre; on a de ça (*montrant son cœur*); on accepte la partie; on lui passe son épée à travers du corps; ce sont ses affaires. Le régiment de Brown a donné, et vous n'y étiez pas; voilà le diable, j'en conviens. Il faut un coup d'éclat pour effacer cela, et je vais vous le proposer. L'ennemi n'est pas loin, et notre armée n'est qu'à quelques lieues d'ici. Marchons droit de ce côté; enrôlons-nous dans le premier bataillon: en avant et tête

baissée, allons réparer vos torts, ou nous faire tuer comme d'honnêtes gens. Voilà la fin qui peut flatter un brave homme. Mais, l'échafaud! Fi donc, monsieur le major, fi donc! Il faudrait n'avoir plus de sang dans les veines.

PALMER.

Mon ami, mon respectable ami, cette idée me rend à moi-même, et je la saisis avec avidité. — N'entends-je pas du bruit?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, PLUMPER, *dans le fond, un fusil à la main.*

PLUMPER, *à demi-voix.*

A la parfin, j'crois que j'tenons ces jaseux qui avont escaladé le parc, et que je suivons depuis une heure. (*Couchant Palmer en joue.*) Arrête, ou c'est fait de toi.

BRANDT.

(*Il a remonté le théâtre. Il prend d'une main Plumper par les cheveux, et lève de l'autre le sabre sur lui.*) Bas les armes, ou je te coupe en deux.

PLUMPER.

Au secours!

BRANDT, *lui ôtant son fusil.*

Silence, ou tu es mort.

PLUMPER.

J'ons fini.

AIR.

Messieurs, par charité,
Pardonnez notre audace;
Un peu d'humanité,
Et faites volte-face.
Voyez notre frayeur;
Tremble-t-on davantage?
Gardez votre valeur
Pour un meilleur usage.
Je suis indigne de vos coups:
Ils sont pour moi trop honorables.
Rengaînez, et contentez-vous
De m'envoyer à tous les diables.

BRANDT.

Disparais, faquin; tu n'es qu'un poltron.

PLUMPER, *sortant.*

C'est ce que je vous disais, mes bons messieurs.

PALMER, *le ramenant.*

Un moment. Es-tu attaché à la maison?

PLUMPER.

Sauf vot' grâce, j'en sommes l' jardinier.

PALMER.

Tu nous suivais?

PLUMPER.

Oui, d'loin.

PALMER.

Et tu nous as entendus?

PLUMPER.

Non, dont j'enrage; car i'a toujours à profiter dans la conversation d'honnêtes gens. (*A part.*) Ce sont des voleurs.

PALMER, *à Brandt.*

Je crois qu'il est inutile de dissimuler davantage.

BRANDT.

Je ne vois pas d'inconvénient d'aller au fait.

PLUMPER, *à part.*

Ils vont se déboutonner.

PALMER.

Mon ami, conduis-nous à l'appartement de monsieur Hertzbertg, sans que personne nous aperçoive, et compte sur ma reconnaissance.

PLUMPER.

(*A part.*) Ah ! nous y voilà. (*Haut.*) Messieurs, mes bons messieurs, chassez cette mauvaise pensée-là ; c'est le diable qui vous souffle. (*A Palmer.*) Un beau jeune homme comme vous, faire un vilain métier comme ça! on n'finit pas toujours comme l'bon larron.

PALMER.

Mon ami, tu es dans l'erreur; nous ne sommes pas ce que tu penses.

PLUMPER.

Sauf l'respect que j'vous dois, ça n'est pas trop clair. Connaître les tenans et l's aboutissans d'eune maison ; venir avec d's armes rôder sous les fenêtres, après avoir escaladé les murailles au biau mitan de la nuit ; vouloir s'faufiler dans un appartement *incognito* ; ça n'est pas trop clair, mes bons messieurs, ça n'est pas trop clair.

BRANDT.

Tais-toi ; tes réflexions me déplaisent.

PALMER.

Marche devant, et conduis-nous à l'appartement de Hertzberg.

BRANDT, *le poussant.*

Hé ! va donc, bavard éternel.

PLUMPER, *tombant à genoux.*

Au nom de Dieu ! mes bons messieurs, écoutez-nous. M. Hertzberg n'est pus ici. Il a vendu c'château à eune brave dame, qui dort tranquillement dans son lit, et ce serait conscience de l'i couper la gorge l'jour d'prise d'possession.

PALMER, *avec un profond soupir.*

Hertzberg n'est plus ici !

PLUMPER.

Non, mais, en récompense, j'avons le général Holbourg, des officiers, des cavaliers...

PALMER, *s'écriant.*

Le général Holbourg !

BRANDT, *à Palmer, à part.*

Vous le connaissez ?

PALMER, *à part.*

Non ; mais, le colonel Brown le connaît beaucoup, et je crains...

PLUMPER, *à part.*

J'crois ma fine, qu'is avont peur à leux tour.

PALMER, *à part.*

Brandt, tu te rappelles ce que tu viens de me proposer. Partons, mon brave camarade.

BRANDT, *haut.*

Partons. L'honneur vous appelle, et la gloire vous attend.

PLUMPER, *à part.*

La gloire ! I'a queuqu'autre coup à faire dans l'voisinage.

BRANDT, *à Plumper.*

Ouvre les portes, mets-nous sur la grande route, et retire-toi.

PLUMPER.

Bien volontiers, messieurs, et que le ciel vous conduise. (*Ils vont pour sortir. On entend chanter dans le pavillon.*)

AMALIE.

Reviens, cruel ! et mon cœur te pardonne.
Trouveras-tu qui t'aime comme moi ?...

(*Palmer s'est arrêté, et a indiqué qu'il reconnaît cette voix.*)

PALMER, *hors de lui.*

C'est Amalie ! c'est Amalie ! (*Il court au pavillon ; il est arrêté par la grille, et revient à Plumper.*) Tu es le jardinier de la maison : tu dois avoir une double clef de ce parterre. Donne-la moi, donne-la moi.

PLUMPER.

Vous la donner ! vous livrer notre jeune maîtresse !

BRANDT, *lui appuyant le fusil sur l'estomac.*

La clef, ou je te brûle.

PLUMPER.

(*Sans mouvement, laissant tomber la clef.*) La voilà.

PALMER.

Voici ma bourse. (*Elle tombe par terre. Palmer ramasse la clef, et courant à la grille.*) Brandt, je n'ai rien à te recommander.

(*Il entre.*)

SCÈNE III.

PLUMPER, BRANDT.

PLUMPER, *à part.*

Tous leux convient à ces gens-là. Celui-ci ressemble comme deux gouttes d'eau au valet de chambre d'un possédé.

BRANDT, *ramassant la bourse.*

Hé bien, tu vois qu'avec de bonnes façons on fait de nous tout ce qu'on veut. Tu nous crois de mauvaises intentions, et nous venons t'enrichir. (*Il lui présente la bourse.*)

PLUMPER.

Gardez, gardez c't argent-là ; i' m'porterait malheur.

BRANDT.

Hé, garde-le toi-même, puisque monsieur Palmer te le donne.

PLUMPER, *vivement.*

Monsieur Palmer ! l'amant..... l'père..... l'mari de mamselle Amalie. Queu diable aviez-vous besoin de venir m'faire un tas de contes à dormir d'bout ? On sait ben qu'un jeune homme peut être amoureux, (*il prend la bourse*) qu'un jardinier peut avoir des profits. On s'parle dans la vie, et on n'brûle pas un homme comme un paquet d'allumettes. J'allons avertir madame Blumenthal du retour de monsieur Palmer ; car enfin...

BRANDT.

Veux-tu que je te donne un bon conseil ?

BRANDT.

Avec reconnaissance.

PLUMPER.

Va te coucher, il est temps.

PLUMPER.

Cependant, not' devoir...

BRANDT, *le menaçant.*

Pas de raisons ; tu sais que je ne les aime pas.

PLUMPER.

Mais voyez donc comme il s'enflamme ! Je m'en vas ; je m'en vas. (*A part, en sortant.*) Après tout, n'y a pus grand risque à les laisser ensemble.

SCÈNE IV.

BRANDT, *seul.*

Il a pris l'argent ; il a intérêt à se taire. D'ailleurs, il a peur, il s'éloigne... Voilà une rencontre bien inattendue, et qui pourrait amener un grand changement dans la position du major.... Un frère tué, ce jugement du conseil de guerre... Non, je ne vois pas de moyen de.....

SCÈNE V.

BRANDT, PALMER.

PALMER, *sortant du pavillon, hors de lui.*

Est-ce un songe, est-ce une réalité ? Je l'ai vue... Je l'ai vue, les cheveux épars, les vête-

mens en désordre, l'œil fixe, le teint livide... Il est donc vrai que le crime ne reste jamais impuni ! Ce n'est qu'une ombre, et cette ombre me poursuit.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, AMALIE, *s'avançant d'un pas grave, un flambeau à la main.*

PALMER.

Vois-tu... vois-tu... voilà ma victime. Mes cheveux dressent sur ma tête, (*d'une voix plus faible*) mon sang se glace... N'importe, j'approcherai. (*Il va à Amalie, et lui saisit le bras.*) Non, ce n'est pas un être fantastique, c'est une femme... C'est sa taille, ce sont ses traits défigurés, presque méconnaissables... Amalie, Amalie; est-ce toi?

(*Amalie fixe Palmer, et rit long-temps aux éclats.*)

C'est elle, c'est elle ! En quel état, grand Dieu !

AMALIE.

Que me veux-tu? que me veux-tu?

PALMER.

Mourir à tes pieds de repentir et d'amour.

AMALIE.

Mourir ! — On souffre, on pleure, on ne meurt pas.

PALMER.

Tu ne me connais plus !... C'est lui... c'est moi, c'est Palmer qui te parle.

AMALIE.

Non. — Non, il n'y a plus de Palmer.

BRANDT.

Que prétendez-vous? Cette femme est insensée : oubliez-la.

PALMER.

L'oublier ! l'oublier, dis-tu ! Sa ruine, ses tourmens, sa démence, tout cela est mon ouvrage, et je l'oublierais ! (*Lui saisissant la main.*) Ma chère Amalie !

AMALIE, *laissant tomber son flambeau.*

Laisse-moi. Me laisseras-tu? Tu es un homme; je te hais, je te déteste... Ce sont ces caresses perfides qui m'ont abusée. (*A demi-voix, d'un ton de confidence.*) Je l'adorais; il est parti : je le cherche le jour, je l'appelle la nuit; il ne revient pas, il ne reviendra jamais. (*Montrant son cœur.*) C'est-là qu'il m'a frappée : depuis ce temps je me consume et je ne puis guérir.

PALMER.

Malheureux !

BRANDT.

Monsieur le Major, retirons-nous.

PALMER.

Le premier supplice d'un criminel est le spectacle des maux qu'il a causés. J'aurai l'affreux courage de supporter celui-ci. Je resterai.

BRANDT.

Dans quel dessein ?

PALMER.

Je n'en ai encore aucun.

BRANDT.

Nous serons surpris.

PALMER.

Que m'importe?

AMALIE, *effrayée.*

Surpris! — Par qui? — Je me sens mal, bien mal... Sans cet enfant, je te dirais : Délivre-moi de ce souffle de vie prêt à s'exhalèr, et qui m'est insupportable. Mais, j'ai un enfant... j'ai un enfant.

PALMER.

Un enfant! tu as un enfant! Où est-il? que je le voie, que je l'embrasse.

AMALIE.

Jamais, jamais. (*En confidence.*) Je crains les projets parricides de Palmer. Je le cache : oh! je le cache soigneusement.

PALMER.

Je veux le voir, je veux le voir.

AMALIE, *reculant vers la grille.*

N'approche pas, n'approche pas.

PALMER.

Je le verrai, te dis-je. S'il faut subir mon jugement, s'il faut mourir enfin, j'aurai du moins été père un moment, (*avec la plus grande sensibilité*) j'aurai joui d'un instant de bonheur.

AMALIE, *tombant en travers la grille.*

Tu es père, et tu veux m'ôter mon fils. Ah! ah! (*Cri prolongé.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, Mlle. RONDON, Domestiques, *portant des flambeaux allumés.*

CHŒUR.

A-t-on menacé ses jours ?
Au secours ! vite, au secours !
Cet enfant me désespère ;
Dans quel état la voilà !
A la chambre de sa mère
Au plus tôt, conduisez- } la.
conduisons- }

(*On emmène Amalie. Brandt veut faire retire Palmer.*)

SCÈNE VIII.

Mlle. RONDON, PALMER, BRANDT

TRIO.

Mlle. RONDON, *s'approchant de Palmer.*

Voudriez-vous bien me dire,
Tapageurs impertinens....
Ciel !.... à peine je respire....
C'est Palmer ! Palmer céans !

PALMER.

Oui, c'est lui-même.

Mlle. RONDON.

Surprise extrême !
Ah ! malheureux, que cherchez-vous
Dans cette paisible retraite ?
Votre rage, après tant de coups,
N'est-elle pas satisfaite ?

PALMER.

Je viens de le voir
Cet objet céleste :
Jour de désespoir !
Spectacle funeste !

Mlle. Rondon.	Brandt.
Partez, partez, éloignez-vous.	Partons, monsieur, éloignons-nous.

Palmer.

Je suis amant, je suis époux;
Le sort en est jeté, je reste.
Je veux expirer aux genoux
D'une mère qui me déteste.

Palmer, Mlle. Rondon, Brandt.

Ensemble.

Je suis amant, je suis époux.	Monsieur Palmer, } écoutez-nous.
Le sort en est jeté, je reste.	Mon officier, }
Je veux expirer aux genoux	Profitez du temps qui vous reste.
D'une mère qui me déteste.	Evitez le juste courroux
	D'une mère qui vous déteste.

SCÈNE IX.

Les Précédens, le Général HOLBOURG, Mad. BLUMENTHAL, Ordonnances, Domestiques.

Le Général.

A l'instant qu'on les saisisse,
Et que la loi les punisse.

Palmer.

(*Se jetant aux genoux de madame Blumenthal.*)
Oui, je l'ai trop mérité.
Frappez, rendez-moi justice.

Mad. Blumenthal.

O ciel! dans sa perversité,
Il brave jusqu'à ma colère!
J'égalerai ta cruauté :
Crains le désespoir d'une mère.

Palmer. Mad. Blumenthal.

Ensemble.

Oui, j'invoque votre colère,	Crains que la fureur d'une mère
Frappez, je l'ai trop mérité.	N'égale enfin ta cruauté.

Mad. BLUMENTHAL, *à Palmer.*

Ôtez-vous de devant moi. Je ne puis vous envisager que mon cœur ne se brise. Laissez-moi, laissez-moi.

Le GÉNÉRAL.

Soldats, faites éloigner cet homme. (*Les ordonnances font un mouvement.*)

PALMER.

Un moment, de grâce, un moment. Vous ne me direz rien que je n'aie entendu dans le fond de mon cœur; mais, j'ignorais que je fusse chez vous; je n'ai pas prétendu violer votre asile.

Mad. BLUMENTHAL.

Que m'importent vos intentions en ce moment? Vous m'avez mise au point de n'avoir plus rien à craindre de vous.

PALMER.

Ecoutez-moi, je vous en supplie. Je viens de revoir cette femme qui me fut si chère, et que j'ai déshonorée.

Le GÉNÉRAL, *avec indignation.*

Que vous avez déshonorée! Un enfant qu'un lâche assassin égorge, tombe sous le couteau et meurt sans infamie.

PALMER, *avec force.*

Enfin je viens de la voir. Ses malheurs, son enfant et mes crimes..... tout semblait nous lier par les nœuds les plus forts... Je voudrais, caché dans un désert, au fond d'un antre souterrain, arrachant à la terre les plus misérables alimens, vivre au moins sans remords.

Le Général.

Madame, ce jeune homme n'est plus à lui; sa tête est exaltée, sa raison s'altère. Allez près de votre fille; laissez-moi avec lui.

Mad. Blumenthal, *à Palmer.*

Je rentre. Si le désordre de vos idées est l'effet du tableau déchirant que vous venez d'avoir sous les yeux, si vous gémissez sincèrement des malheurs où vous avez plongé une triste famille, je ne dois plus vous haïr, et ce sentiment pénible n'est pas fait pour mon cœur. Mais, rien ne me déterminera jamais à vous voir ni à vous entendre. Ma fille est perdue et pour vous et pour moi. Il me reste un enfant que j'adopte, et que je saurai dédommager du malheur de sa naissance et des fautes de son père.

(*Mademoiselle Rondon et les domestiques rentrent avec madame Blumenthal. Brandt sort sans être remarqué.*)

SCÈNE X.

PALMER, le GÉNÉRAL, Cavalier d'ordonnance.

Le Général.

Si je n'écoutais que l'indignation que vous m'inspirez, je vous ferais arrêter à l'instant, et je vous livrerais à la sévérité des lois. Mais, de tels moyens sont indignes d'un officier, et un éclat ne ferait qu'ajouter aux chagrins de madame Blumenthal. Remettez-vous, monsieur, du trouble où vous êtes, et répondez-moi. Vous ignoriez, dites-vous, que vous fussiez chez madame Blumenthal : quel espoir maintenant vous porte à y rester?

PALMER.

Je ne veux qu'une grâce, elle me sera chère. Permettez que je voie mon enfant; unissez-moi à sa malheureuse mère; que j'emporte le titre d'époux, et je mourrai moins infortuné. Vous êtes l'ami, le conseil de madame Blumenthal, secondez-moi, protégez-moi, je vous le demande à genoux.

Le GÉNÉRAL.

J'ai vieilli dans le métier des armes, et je suis peu fait aux intrigues d'amour. Mais, il me semble que le sort d'Amalie et le vôtre sont irrévocablement fixés : l'infortune pour elle, et les remords pour vous. Quoi ! vous seriez l'époux d'une fille avec qui vous ne pouvez former qu'un lien moral, inutile à tous deux! Vous lui présenteriez une main fumante encore du sang de son frère ! Vous pourriez exiger que sa mère se condamnât à finir ses jours avec l'auteur de sa misère! Réfléchissez, monsieur, écoutez la raison; abjurez des chimères.

PALMER, *avec une fureur concentrée.*

L'homme sans passions consulte les convenances et calcule ses démarches. Le malheureux n'écoute que son cœur, n'a que lui pour guide, ne connaît qu'un but et ne s'en écarte pas. C'est sur l'infortune même d'Amalie que j'ose établir mes droits. Elle a un fils, et je suis son père. Qui osera m'arracher cet enfant que je réclame? qui osera le priver de mes caresses, dont je brûle de le couvrir, lui ravir l'état social que je lui dois, et que je veux lui donner?

Le GÉNÉRAL.

Est-il digne d'être père, celui qui ne connaît

ue l'attrait du plaisir, et qui le satisfait sans udeur ? Le père véritable attend son enfant omme un bienfait du ciel, lui prodigue, après a naissance, sa tendresse et ses soins, cultive a raison et forme son cœur. Est-ce à ses traits, nonsieur, que vous pouvez vous reconnaître? Vous avez proscrit votre fils dès le sein de sa nère, vous l'avez livré à la merci de parens ndignés qui pouvaient le méconnaître. Jouet néprisable des passions, quels droits avez-vous onservés dans la société ? Vous voulez être père aujourd'hui : qui me répondra que vous le oudrez demain? Votre âge est celui des erreurs; e mien est celui de la prudence : écoutez son angage, et soumettez-vous.

PALMER.

Ainsi donc tout s'accorde pour rassembler ur moi seul tous les maux qui peuvent accaler un mortel ! mon désespoir, mes prières ne peuvent vous attendrir ! Vous m'accusez l'avoir trahi la nature : c'est vous qui la méconnaissez !

LE GÉNÉRAL, *d'un ton menaçant.*

Monsieur !

PALMER.

Craignez un homme qui ne connaîtra plus que ses fureurs. Je deviendrai plus criminel encore, et c'est vous qui l'aurez voulu.

LE GÉNÉRAL.

Vous oubliez à qui vous parlez.

PALMER.

Vous m'en avez donné l'exemple.

LE GÉNÉRAL.

Je réprimerai cette audace.

PALMER, *découvrant sa poitrine.*

Voilà mon sein, frappez; je bénirai le coup qui finira mes malheurs. (*Après un temps.*) Vous n'osez percer ce cœur, et vous n'avez pas craint de le désespérer !

LE GÉNÉRAL.

Pour la dernière fois, éloignez-vous; je le veux, je vous l'ordonne, et malheur à vous si vous osez désobéir.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, BRANDT.

BRANDT, *accourant plein de joie.*

Bonne nouvelle, bonne nouvelle, mon général, bonne nouvelle; l'ennemi approche à grands pas; ses tirailleurs ne sont pas à une demi-lieue; les habitans des villages voisins fuyent le petit paquet sous le bras. Ah, ah! messieurs de l'Autriche, nous brûlerons encore quelques cartouches ensemble. J'aime la poudre, moi, j'aime la poudre. (*Il feint d'en respirer l'odeur.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, les INGÉNIEURS, les OFFICIERS, L'AIDE-DE-CAMP, *entrant précipitamment.*

LE GÉNÉRAL, *remontant la scène.*

Messieurs, nous n'abandonnerons pas, sans la défendre, une position dont dépend

peut-être le succès de la campagne. Enfermons-nous dans le vieux château qui domine ce village. Il est situé sur des rochers, il est environné de ravins, peu d'hommes suffisent pour le défendre. Colonel Felsheim, hâtez-vous d'en couvrir les approches par des coupures et des abattis. Rassemblons les habitans, animons leur courage; qu'ils tiennent deux heures seulement, et je réponds de tout: j'attends du secours.

(*Le major Palmer est resté accablé sur le devant de la scène. Brandt s'est approché, de lui et le console.*

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, le second AIDE-DE-CAMP.

(*L'aide-de-camp présente un paquet cacheté au général.*)

LE GÉNÉRAL, *ouvrant le paquet.*

C'est du général Werner. (*Après avoir jeté les yeux sur la lettre.*) Le grand Frédéric vient d'arriver à l'armée. (*Il lit.*) « Dans trois heu-« res, le régiment de Brown sera ici. »

TOUS LES OFFICIERS.

Brave régiment!

LE GÉNÉRAL *avec enthousiasme.*

Excellent régiment! (*Il lit.*) « Vous trou-« verez ci-joint le signalement et la condamna-« tion d'un officier de ce même corps, qui, « dit-on, est dans cette contrée.... » Ce n'est pas le moment de s'occuper de cela. (*Il met les papiers dans sa poche, et descend la scène.*) Monsieur, (*à Palmer*) que nos démêles par-

ticuliers disparaissent devant l'intérêt général. Les hommes sont rares ici : je vous ai jugé et je crois pouvoir compter sur vous. (*Il met l'épée à la main.*) Marchons, messieurs. Je vous donnerai toujours l'exemple du courage, et vous me verrez vaincre, ou mourir avec vous.

(*Les officiers tirent leurs épées et suivent le général.*)

SCÈNE XIV.

BRANDT, PALMER.

PALMER, *dans le plus grand désordre.*

Oui, je m'armerai, mais contre les cruels sourds aux accens de ma douleur. Je n'ai plus de patrie : j'en pouvais être le vengeur, j'en serai le fléau. (*A Brandt.*) Viens, suis mes pas, je passe à l'ennemi : nous rentrerons dans ce château, mais nous y rentrerons en maîtres, et pour y donner des lois. (*S'arrêtant.*) Où vas-tu, malheureux ?... Quel est donc le terme où s'arrêteront tes forfaits ? Mon ami, j'étais né pour être toujours vertueux, je l'éprouve en ce moment. Oui, je combattrai avec ces villageois : j'oserai disputer à Holbourg l'honneur de cette journée. Mort des grands hommes, mort sublime, dont je me croyais indigne, je puis donc encore t'invoquer.

AIR.

Entends-tu le cri de la gloire,
Ce cri sacré pour des guerriers ?
Volons, volons à la victoire :
Ceignons nos têtes de lauriers.

Mon âme flétrie
Va réparer ses torts.
O chère patrie !
Souris à mes efforts.
Si Palmer succombe,
S'il périt dans ce combat,
Ami, grave sur sa tombe :
« Il est mort comme un soldat ».

Entends-tu le cri de la gloire,
Ce cri sacré, etc.

SCÈNE XV.

Les Précédens, Mad. BLUMENTHAL, AMALIE, *portée par des domestiques;* la Nourrice, *portant l'enfant;* Mlle. RONDON, HERMAGNE, les Femmes de chambre, Paysans, Paysannes, Enfans, *éplorés, arrivant successivement et courant ça et là.*

Les Villageois.

CHŒUR.

Ivre de carnage,
De vengeance et de fureur,
L'ennemi détruit, ravage
Et porte partout la terreur.
Nos maisons en proie aux flammes,
Les cris plaintifs des habitans,
L'innocence de nos enfans ;
Rien n'attendrira leurs ames.

Les Femmes.

Allons embrasser leurs genoux :
Ils écouteront nos prières ;
Sauvons nos malheureux époux,
Et nos enfans et nos chaumières.

Palmer.

Juste ciel! que proposez-vous ?
Osons résister à l'orage.
Mes amis, avec du courage,
On brave le sort en courroux ;

Oui, sortons tous de ce village,
Défendons-nous dans le château;
Loin de ruiner votre héritage,
Qu'ils trouvent ici leur tombeau.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, les OFFICIERS, *qui distribuent les armes;* le Colonel FELSHEIM, PALMER et BRANDT.

PALMER.

Aux armes! ma voix vous appelle,
Et je vous réponds du succès.
Défendre une cause aussi belle,
Mourir pour elle,
C'est vivre à jamais.

Le CHŒUR.

Aux armes! Laissons la prudence,
Aux armes! Soyons confians.
Courons, et prenons la défense
De nos femmes et de nos enfans.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon du château de Mad. Blumenthal.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRANDT, *en désordre, en sueur, est assis dans un fauteuil sur le devant de la scène. Il est entouré par* Mlle. RONDON, HERMAGNE, PLUMPER; Domestiques des deux sexes, Paysans, Paysannes.

CHŒUR.

Exploits à jamais célèbres,
Consacrez nos noms à tous.
Amis, cessons nos chants funèbres;
L'ennemi, fuyant devant nous,
Disparaît avec les ténèbres.
Nos neveux incertains
Pouront-ils jamais croire,
Que d'aussi faibles mains
Ont fixé la victoire?

Exploits à jamais célèbres,
Consacrez, etc.

PLUMPER.

Queu journée! Je l's avons battus, mais battus!...Autrefois, j'étions comme l'taureau, qui n'connaît pas sa force; aujourd'hui, je sommes d's hommes, et je l'avons fait voir.

BRANDT.

Allons, morbleu! de la gaieté. Vive la joie après la victoire.

HERMAGNE, *frappant sur l'épaule de Brandt.*

Voilà un luron, ça.

Mlle. RONDON.

Oui, un luron, c'est le mot. Monsieur le hussard s'est battu proprement.

HERMAGNE.

Proprement! incroyablement.

BRANDT.

Hé, laissez donc, laissez donc; il n'y a pas de mérite à cela. Mais, avez-vous remarqué Palmer? j'espère qu'il a joliment travaillé.

PLUMPER.

Si je l'avons remarqué! c'est un diable que c't homme-là.

BRANDT, *très-chaudement.*

Attaquer des troupes aguerries, les faire reculer d'abord de rocher en rocher; rallier ensuite des paysans sans discipline et sans ordre; les faire rentrer dans le château; assurer seul leur retraite, le pistolet au poingt, à la tête d'un pont qu'on coupait derrière lui; sauter dans le ravin, gravir les roches, et rentrer dans la place; s'élancer dans une tourelle embrasée, et sauver Amalie des flammes; sortir du château tête baissée, avec tout son monde, au moment où l'incendie éclate de toutes parts; percer un gros d'ennemis qui enveloppait le général, se faire jour jusqu'à lui, le dégager et repousser enfin les Autrichiens à une demi-lieue; c'est beau, ventrebleu! c'est beau. Voilà des faits qu'il faut consigner dans l'histoire.

Mlle. RONDON.

Palmer est un héros, et j'espère qu'à présent on n'a plus de reproches à lui faire.

BRANDT, *vivement.*

Des reproches, dites-vous, des reproches?.... Que me rappelez-vous là! (*A part.*) Cette sentence... cette malheureuse sentence... (*Haut.*) Je cours... Je saute à cheval, et je détale comme si le diable m'emportait.

SCÈNE II.

HERMAGNE, Mlle. RONDON, PLUMPER, PAYSANS.

HERMAGNE.

Où va-t-il donc? La poudre lui a-t-elle dérangé le cerveau?

Mlle. RONDON.

Cela n'est pas impossible, mon cher ami. La poudre a remis une tête; elle pourrait en avoir dérangé une autre.

HERMAGNE.

C'est vrai, au moins! Cette chère demoiselle Amalie!... Quel heureux changement a produit cette grande journée!

Mlle. RONDON, *cherchant.*

C'est une commotion... c'est un choc dans les facultés intellectuelles...

HERMAGNE.

C'est une fille rendue à elle-même, à sa mère, à ses amis.

PLUMPER.

Quoi! mamselle Amalie n'extravague plus! Mon Dieu, queu bonheur! J'allons apprendre c'te bonne nouvelle-là à M. Palmer. Tant qu'a

duré la bataille, i' n'avait qu' son nom à la bouche. Amalie par-ci, Amalie par-là; et pan à droite, et pan à gauche, et l's ennemis tombions qu' c'était un plaisir. (*Aux domestiques et aux paysans.*) Allons, mes amis, courons, cherchons-le de tous les côtés. (*En sortant.*) C' pauv' cher homme, c' pauv' cher homme! Mon Dieu, mon Dieu! queu bonheur!

SCÈNE III.

Mlle RONDON, HERMAGNE.

HERMAGNE.

Mais, concevez-vous qu'un incendie produise de semblables effets?

Mlle. RONDON, *cherchant ses mots.*

A merveilles: la chaleur a pu mettre en fusion les humeurs qui offusquaient le cerveau, et cette fusion le rendant à son état naturel, il doit produire les idées nettes et lumineuses qui lui sont propres: d'ailleurs, sans faire de raisonnemens abstraits, (*déblayant*) convenons tout simplement, que si une grande douleur peut déranger une tête, une grande frayeur peut, en donnant à la machine un mouvement contraire, remettre tout à sa place. Voilà comment j'explique la chose.

HERMAGNE.

Et c'est très-bien expliqué: il n'y a qu'un petit inconvénient; c'est que je ne vous comprends point. Voici madame.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, Mad. BLUMENTHAL, AMALIE.

DUO.

Ensemble.

Doux objet de ma tendresse,
Je te presse sur mon cœur.
Plus de pleurs, plus de tristesse;
Il est un dieu consolateur.

AMALIE.

Hélas! ce dieu, dans sa colère,
T'avait ravie à mon amour:
Il s'appaise, et cet heureux jour
Réunit la fille à la mère.

Ensemble.

Doux objet de ma tendresse,
Je te presse, etc.

Mad. BLUMENTHAL.

Ce matin, le fracas des armes
Avait glacé mes sens d'horreur,
Et du sein même des alarmes,
J'ai vu renaître le bonheur.

Ensemble.

Doux objet de ma tendresse,
Je te presse, etc.

AMALIE, *avec calme et sérénité.*

J'éprouve un calme qui m'était inconnu. Je crois me sentir renaître; je crois voir la nature pour la première fois: je suis bien, très-bien; je me sens parfaitement tranquille.

Mad. BLUMENTHAL.

Hermagne, mademoiselle Rondon, voyez à rétablir l'ordre dans le château.

SCÈNE V.

Mad. BLUMENTHAL, AMALIE.

AMALIE, *avec une sorte de terreur.*

Tout à l'heure, cependant, il me semblait sortir d'un songe pénible, fatigant; j'ai cru entendre des cris de mourans; j'ai cru voir couler du sang; je me suis crue enfermée dans une maison incendiée.....

Mad. BLUMENTHAL.

Tu ne t'es pas trompée, ma chère enfant; il vient de se livrer un combat terrible, dont les Prussiens sont sortis vainqueurs.

AMALIE.

Un combat! (*Regardant autour d'elle.*) Nous ne sommes donc plus à Bamberg?

Mad. BLUMENTHAL.

Nous sommes en Silésie.

AMALIE.

En Silésie! à cent lieues de cette ville chère et funeste... Je ne le reverrai jamais; non, je ne dois plus le revoir.

Mad. BLUMENTHAL, *d'un ton peiné.*

L'infortunée l'aime encore.

AMALIE, *avec timidité et sentiment.*

Je l'adore, ma mère.

Mad. BLUMENTHAL.

Ma fille, il est ici.

AMALIE, *s'écriant.*

Il est ici! Palmer est ici! Ah! (*Soupir d'allégement.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, le Général HOLBOURG.

LE GÉNÉRAL.

Madame, j'ai partagé tantôt votre éloignement pour Palmer; tantôt, je l'avoue, Palmer était indigne de vous; mais, il a combattu nos ennemis communs, et c'est dans leur sang qu'il a effacé des fautes qui vous ont coûté tant de larmes. Je lui dois la vie et l'honneur de cette journée; vous lui devez votre fille, et la conservation de votre fortune. Que de titres il a à votre indulgence, avec autant de droits à la reconnaissance publique! Etouffez votre ressentiment; osez récompenser un héros. Amalie, rendue à elle-même, attend de votre main un époux que vous ne lui refuserez pas. Il ne vous reste qu'un enfant; soyez heureuse au moins de sa félicité. Oubliez le passé, vivez dans l'avenir, et jouissez d'avance des consolations qu'il vous promet.

AMALIE.

Ma mère, ma digne mère, vous m'avez pardonné ma faiblesse, puisque vous ne m'en faites pas de reproches.....

Mad. BLUMENTHAL, *avec sentiment.*

Des reproches! Ah! je n'ai jamais su que te plaindre et t'aimer.

AMALIE.

Mettez le comble à vos bontés, entendez le vœu de mon cœur, donnez un père à mon enfant, je vous le demande à vos genoux.

Mad. BLUMENTHAL, *la relevant.*

Vous le voulez tous deux ? Qu'il vienne, son épouse l'attend.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, PALMER.

PALMER, *dans l'ivresse de la joie.*

Et sa mère me pardonne ! Amalie, Amalie ! rends-moi ton cœur, rends-moi ton cœur.

AMALIE, *lui ouvrant ses bras.*

Te le rendre ! il n'a pas cessé d'être à toi.

Le GÉNÉRAL, *à madame Blumenthal.*

Madame, quand on a souffert comme vous, on doit être avide de consolations. Les momens sont précieux : unissez vos enfans.

Mad. BLUMENTHAL, *passant entre Amalie et Palmer.*

Vivez pour être heureux, mes enfans. Je vous bénis : puisse la bénédiction du ciel se joindre enfin à la mienne ! Allons, ma fille, allons tout ordonner pour la cérémonie.

(*Elle sort avec sa fille. Le général les conduit jusqu'au haut du salon.*)

SCÈNE VIII.

Le Général HOLBOURG, PALMER.

PALMER, *à part.*

Malheureux ! je me livre aux illusions de l'amour, et j'oublie que ma tête.....

Le GÉNÉRAL, *descendant la scène.*

Mon cher Palmer, recevez les éloges qui

vous sont dus. La gloire est le seul prix que vous ayez pu ambitionner. Jouissez de celle que vous avez acquise, et comptez sur la reconnaissance de votre pays.

PALMER, *contraint.*

Mon pays ne me doit rien.

Le GÉNÉRAL.

Voilà la modestie qui sied à la valeur. Votre désintéressement est un titre de plus à mon amitié et à mon estime. Dites-moi, que puis-je pour vous ?

PALMER, *péniblement.*

Je ne demande rien, je ne veux rien. Puissé-je être oublié, inconnu.

Le GÉNÉRAL.

Non, monsieur, vous n'êtes pas fait pour vivre ignoré. Le grand Frédéric ne le permettra pas.

PALMER, *avec effroi.*

Frédéric !

Le GÉNÉRAL.

Il vient d'arriver à l'armée; je vous présenterai. Je me charge de votre fortune, et je m'acquitterai envers vous.

PALMER, *avec désordre et chaleur.*

Non, non, monsieur..... Mon sort est arrêté..... Le bonheur n'est plus fait pour moi.

Le GÉNÉRAL, *étonné.*

Que dites-vous? Oubliez-vous qu'Amalie...

PALMER, *égaré.*

Je l'épouse... Je donne un état à mon fils, et je m'éloigne aussitôt... Je vais traîner ailleurs mon amour, mes regrets, mes malheurs.

Le Général, *vivement.*

Palmer, que signifient ce désordre, ces mots obscurs, cette voix altérée?

Palmer, *s'écriant.*

Laissez-moi mon secret.

Le Général.

Vous n'en devez plus avoir pour moi.

Palmer.

Je suis devant mon juge.

Le Général, *le pressant dans ses bras.*

Vous êtes avec votre ami.

Palmer.

Hé bien, sachez.... (*Un temps.*)

Le Général.

Poursuivez.

Palmer, *hors de lui.*

A l'instant où je fuyais de Bamberg, le régiment de Brown... mon régiment... (*Se couvrant le visage de ses mains.*) Ah! mon Dieu, mon Dieu!

Le Général, *avec impétuosité.*

Le régiment de Brown!... Votre régiment!... Votre fuite! Quel soupçon!... (*Il tire le signalement de sa poche.*) Seriez-vous ce malheureux? (*Il lit.*) «Le major Palmer.» Je suis anéanti. (*A lui-même.*) Il a manqué une fois à son devoir; mais, il s'est illustré aujourd'hui: il faut que je lui ôte la vie, et je lui dois la mienne; mon devoir m'impose silence, et mon cœur parle plus haut que mon devoir.

PALMER.

(*Il prend la main du général avec calme et fermeté.*) C'est votre devoir qu'il faut suivre. On ne pardonne rien en Prusse ; vous le savez comme moi. Je ne vous demande qu'une heure. Que je reçoive sa main, et je vais à la mort.

LE GÉNÉRAL.

Non, dussé-je payer ma générosité de ma tête, je n'immolerai pas un héros, mon bienfaiteur. Fuyez, hâtez-vous ; vous n'avez qu'un moment. Votre régiment.....

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, AMALIE, Mad. BLUMENTHAL, *conduisant les Officiers du régiment de Brown ;* Femmes de madame Blumenthal. *La garde se range sous le péristyle qu'on voit dans le fond du salon ;* un AIDE-DE-CAMP.

L'AIDE-DE-CAMP, *au Général.*

L'état-major et une garde d'honneur du régiment de Brown.

PALMER, *s'écriant.*

Mon régiment !

LE GÉNÉRAL, *douloureusement.*

Il est perdu.

LES OFFICIERS.

(*Ils s'approchent pour saluer le général, et s'écrient en voyant Palmer :*) Le major Palmer !

PALMER.

(*Il se place au milieu des officiers, et leur rend ses pistolets.*) N'achevez pas, messieurs ; on nous écoute. Je suis résigné ; sortons.

AMALIE.

Quel nouveau malheur ai-je à craindre encore? Cruels, expliquez-vous. Ne me laissez pas davantage dans cette horrible anxiété.

PALMER, *la pressant sur son sein.*

Que veux-tu savoir? Tu pleureras toute la vie le malheur de m'avoir connu ... Tu n'as plus d'époux..... ton fils n'a plus de père..... (*Au colonel.*) Sortons, monsieur, sortons. Sa douleur me fait mal, ma fermeté m'abandonne. (*Il fait une fausse sortie.*)

AMALIE.

Arrête, arrête. Il ne sortira pas; je veux éclaircir cet affreux mystère. (*Palmer veut s'échapper : elle l'enveloppe de ses bras.*) Tu ne sortiras pas, je te le défends au nom de la nature et de l'amour.

LE GÉNÉRAL.

Famille malheureuse, je souffre autant que vous. Ministre d'une loi irrévocable et terrible, je gémis en obéissant. (*A madame Blumenthal.*) Prenez, madame, lisez, et jugez de mon état.

Mad. BLUMENTHAL, *lisant.*

« A tous les chefs de mes armées,
« Vous ferez les recherches les plus exactes « pour découvrir la retraite du major Palmer, « (*sa voix faiblit*) condamné.... pour avoir « déserté ses drapeaux....... à passer par les « armes....

AMALIE.

Ah! ah!...

Mad. BLUMENTHAL.

« Et vous ferez exécuter le jugement à l'ins-
« tant même où vous l'aurez découvert. »

FRÉDÉRIC.

(*Elle tombe dans les bras de ses femmes.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, HERMAGNE, Mlle. RONDON, Domestiques, Paysans, Paysannes.

CHŒUR.

AMALIE.

C'est un attentat, une horreur;
C'est la plus affreuse injustice.
Vous allez traîner au supplice
Un époux, un père, un vainqueur.
S'il faut qu'il périsse,
Dans mon sein, plongez le couteau,
Et qu'au moins un même tombeau
Tous les deux nous réunisse.

TOUS.

Prenez pitié de sa douleur,
Et suspendez le sacrifice.
Epargnez-lui du moins l'horreur
D'être témoin de son supplice.

Le GÉNÉRAL.

Son état brise mon cœur;
Mais, il faut que j'obéisse.

AMALIE.

Vous êtes sans humanité;
Vous n'écoutez que votre rage.
Le crime et la férocité,
Voilà votre horrible partage.
Périsse avec mon époux
Sa trop ingrate patrie!
Que sa gloire soit flétrie;

Qu'elle tombe sous les coups
De ses ennemis implacables,
Et qu'ils soient impitoyables
Autant que vous l'êtes tous.

(*Elle tombe dans les bras de mademoiselle Rondon.*)

TOUS, *à genoux.*

De grâce, suspendez les coups,
Si vous ne pouvez l'y soustraire.

LE GÉNÉRAL.

Hé ! seriez-vous à mes genoux,
Si je pouvais vous satisfaire ?
Mes enfans, relevez-vous.

PALMER.

(*Il s'est placé au milieu de la garde; il fait un mouvement vers Amalie; deux sergens l'arrêtent, en croisant leurs hallebardes devant lui, à la hauteur de sa ceinture.*)

Adieu, toi que j'adore,
Adieu pour toujours.
Mon fils te reste encore;
Qu'il te rappelle nos amours.
Adieu, toi que j'adore.

TOUS.

C'en est donc fait! il va mourir.
Sa valeur, sa jeunesse,
Notre tendresse,
Notre tristesse,
Rien ne peut vous fléchir.
C'en est donc fait ! il va mourir.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, BRANDT, *en désordre, en sueur, un paquet à la main.*

BRANDT.

Mon général, mon général.... J'ai percé, je l'ai vu, je lui ai parlé.... il m'a écouté.... il m'a remis ce paquet... Voyez, lisez, lisez. (*Tous écoutent avec le plus grand intérêt.*)

Le GÉNÉRAL *lit.*

« La discipline est l'âme des armées. J'ai « juré de ne pardonner aucune faute de cette « nature. Le major Palmer (*sa voix s'affai-* « *blit*) a été justement condamné. » (*Tous retombent dans leur premier accablement.*)

PALMER, *avec la plus grande force.*

Arrachez-moi d'ici; terminez cette longue agonie.

Le GÉNÉRAL, *qui a toujours les yeux sur la lettre.*

Il est sauvé ! il est sauvé !

TOUS, *élevant les bras.*

Il est sauvé !

(*Amalie reprend ses sens.*)

Le GÉNÉRAL, *lisant avec rapidité.*

« Un inconnu s'est distingué aujourd'hui « sur les bords de l'Oder; je lui donne le ré- « giment de Meckelbourg, avec le titre de « baron de Holtz. C'est sous ce nom qu'il sera « connu à l'armée; quelque ressemblance « qu'il ait avec le major Palmer, qu'on se « garde de s'y méprendre; je sais où est ce « dernier, et je me charge de le faire punir. »

FRÉDÉRIC.

BRANDT, *très-vivement.*

Frédéric sait que c'est le Major lui-même; je lui ai tout raconté.

Le GÉNÉRAL, *lui imposant silence avec la main.*

Frédéric ne veut pas savoir que c'est lui. (*Il lit une seconde lettre.*) « Le général Holbourg « ne remettra cette lettre et ce brevet au nou-

« veau baron de Holtz, qu'après avoir vérifié « les faits ; et s'il s'est montré tel qu'on me « l'a dépeint..... »

Oh ! oui, oui, il mérite ces faveurs. Tendre Amalie, recevez de ma main cet homme si digne de votre amour. (*Il met Palmer dans les bras d'Amalie.*)

AMALIE.

Ah, mon Dieu, mon Dieu! je vous remercie. Voilà le plus grand de vos bienfaits.

Le GÉNÉRAL.

(*A Palmer, en lui présentant la lettre et le brevet.*) Colonel, nous avons fait connaissance au champ d'honneur ; j'espère que nous ne nous quitterons plus. Vous assurerez mes succès, et je chercherai les occasions de vous faire acquérir de la gloire.

PALMER, *à Brandt.*

Je te dois tout, mon brave camarade ; j'embellirai tes derniers jours : Brandt et Palmer sont désormais inséparables.

FINALE.

Plus de pleurs, plus de tristesse ;
Doux plaisirs,
Tendres désirs,
Ici, régneront sans cesse.
Que leur vive ardeur,
De tant de disgraces
Efface les traces
Au sein du bonheur.

FIN DU MAJOR PALMER.

